

Les contes de libération - Le sacrifice et l'inceste

février 2010, par [Anna Griève](#)

(...)

Une troisième forme de sacrifice

(...)

C'est lorsque la volonté d'inceste ne se rapporte pas à une jeune fille, mais à une toute jeune enfant, voire, comme dans le conte que nous allons analyser, *Les Douze Frères*, à une fille non encore née, que l'inceste se révèle pleinement et peut exercer chez l'enfant tous ses ravages. Ici, ce n'est pas à la faveur de la convoitise charnelle que le mal radical se glisse dans le réel. La sexualité du père en effet, dans son exercice apparemment normal, n'est qu'un fonctionnement, une activité indigente, qui ne met pas en jeu les énergies profondes de la personnalité. Mais celles-ci, prisonnières de fantasmes infantiles, se projettent massivement sur le jeune enfant et même sur l'enfant encore à naître. Ces fantasmes infantiles ne signifient pas seulement un retard dans le développement, car si ce développement n'a pu avoir lieu, c'est justement qu'il y a eu déformation et perversion des contenus auxquels se rapportent ces fantasmes. La projection massive de ces fantasmes sur l'enfant signifie sa prise de possession, en vue d'un assouvissement, par un legs généalogique extrêmement lourd, dont le père est lui-même la victime, mais dont il se fait, en s'y abandonnant entièrement par le passage à l'acte, le serviteur, devenant par là l'instrument du mal radical.

L'extrême virulence de ces fantasmes une fois devenus actifs tient au fait que c'est justement parce que l'enfant est l'enfant du père qu'ils se sont éveillés et fixés sur lui. C'est parce que l'enfant est un autre lui-même devant lui que les fantasmes du père adhèrent à l'enfant avec une telle intensité, situation d'autant plus effrayante que l'enfant est là dans sa toute-faiblesse, dans un espace muré à tout regard extérieur. L'enfant est donc la matière, livrée sans témoin, dans laquelle le parent agit par ses manipulations la réalisation inversée de lui-même, c'est-à-dire sa propre décréation. Car les énergies du Soi, une fois mises en branle par les projections attirées par l'enfant et fixées sur lui, ne peuvent plus n'être pas vécues : si elles ne sont pas prises en charge par une responsabilité qui travaille à leur libération et à la création intérieure, alors à travers le consentement aux gestes criminels elles se pervertissent irrémédiablement et se renversent en forces de décréation.

L'enfant est la matière psychique du père, dans laquelle les énergies du Soi, devenues celles du mal radical, oeuvrent à l'avilissement de l'essence humaine. Elles oeuvrent avec un instinct de destruction très sûr, ce qui n'a rien qui doive étonner, puisqu'il s'agit d'un instinct de création inversé : la victime est bien avilie dans ce qu'elle a de plus intimement créateur, de plus fortement et tendrement vivant, charnellement et symboliquement fécond, dans les organes en elle de la procréation, qui se trouve donc tournée en simulacre. La jouissance sensuelle éprouvée ici par le sacrificateur n'est que la manifestation corporelle de l'intensité de la jouissance d'avilissement de soi à travers l'avilissement de l'enfant, à travers la jouissance de sa réduction à de la chose-humaine, c'est-à-dire à travers la jouissance prise à sa décomposition en tant qu'être humain. Tout est là — intensité de jouissance dont la pointe la plus aiguë est pour le manipulateur le sentiment de puissance absolue que donne l'agir de la décréation la plus centrale, la plus directe, la plus parfaite, puisqu'elle détruit plus que la vie : le sens de la vie, le symbole, la capacité au symbole, essence de l'humain, à la fois fondement archétypal de l'existence concrète et voie d'accès à la création continuée, au plan de la vie pneumatique. Ainsi l'inceste est la forme la plus achevée du sacrifice, puisqu'il fait subir à l'enfant, par celui ou celle-là mêmes qui lui ont donné la vie, la pire des morts, la mort intérieure, la mort du symbole. C'est la source même de la vie qui s'inverse en

acharnement décréateur où les archétypes parentaux se défigurent en masques terrifiants.

(...)

La généalogie du mal

Le début de ce conte a déjà été évoqué, il est nécessaire de le rappeler ici. Un roi et une reine, qui « vivaient en paix l'un avec l'autre », avaient douze enfants, mais tous des garçons. Lorsque la reine se trouva enceinte à nouveau, le roi lui dit : « Si le treizième enfant, que tu portes, est une fille, les garçons mourront, afin que la richesse de cette fille soit grande et qu'elle devienne seule héritière du royaume. » « Et il fit faire à l'avance les douze cercueils, et les fit garnir intérieurement d'un coussin dans chacun à la place où serait posée la tête, et il fit placer les douze cercueils dans une pièce fermée à clé, dont il confia la clé à la reine en lui ordonnant un silence absolu. »

Tous les contes, dès les premières phrases, vont droit à l'essentiel, exposant avec la même simplicité imperturbable les situations les plus lourdes comme les plus ouvertes et pleines de promesses. Rares pourtant sont les débuts de conte aussi abrupts dans l'horreur, et aussi précisément évocateurs de la perversion radicale du sentiment. L'antinomie entre cette « paix » qui est dite régner entre les époux et la déclaration immédiatement juxtaposée du roi est, sous l'égalité du ton, tellement stridente, tellement effarante, que la pensée en est d'abord comme désemparée. Cette mention au début du récit de la paix, ou de la discorde, entre le roi et la reine n'est nullement habituelle : il faut donc lui donner tout son poids. Ce roi et cette reine « vivaient en paix l'un avec l'autre ». Quelle paix ?

Évidemment celle d'une sorte de mécanisme humain, coupé, tant au plan biologique qu'au plan correspondant du sentiment, des énergies profondes de l'être, et qui donne ainsi l'illusion rassurante d'une personnalité et d'une existence saines, alors qu'il n'y a là, tout au contraire, que la normalité la plus malsaine, la plus trompeuse et la plus inquiétante : ce que le conte indique symboliquement par l'image des douze fils. La fertilité extérieure dissimule et révèle à la fois une totale stérilité intérieure, puisque la totalité issue de l'union du roi et de la reine est une caricature de totalité. Le masculin reste, malgré les apparences, enfermé dans la répétition de lui-même, absolument séparé du féminin, qui n'apparaît pas dans la descendance : les fils s'ajoutent aux fils, le même s'additionne au même. Le conte suggère ainsi le vide et la fausseté du lien entre le roi et la reine, qui n'est qu'une caricature d'union.

Le principe féminin n'a aucune existence autonome pour le roi, ni en lui-même ni hors de lui-même. La reine près de lui, pareille à un mannequin, ne fait qu'en masquer et marquer à la fois l'absence. Le féminin est chez le roi dans la plus totale indifférenciation avec lui-même, avec ce masculin qu'il est d'abord, si bien qu'il n'y a chez lui, sous la normalité superficielle, que de la matière psychique non identifiée, non identifiable, si inconsistante que le sentiment d'être n'a pas où se prendre au plus intime. Les énergies du masculin, inemployées et comme dormantes, depuis de longues années attendent, attendent l'heure de la seule passion que le roi puisse éprouver, du seul féminin qui puisse éveiller son ardeur : sa fille, enfant encore à naître et déjà possédée. Sa fille, c'est-à-dire lui-même, sous forme féminine issue de lui-même, autre pour lui adorablement le même et adorablement en son pouvoir. Sa fille-idole à qui il puisse, s'idolâtrant sans fin lui-même dans le simulacre de l'autre, offrir le hideux sacrifice de toutes les énergies du masculin en lui, comme en témoigne sa volonté non pas barbare — ce mot fait référence à la cruauté sacrificielle d'avant l'expérience fondatrice — mais perverse, d'anéantissement, à travers les fils issus de lui, de toute virilité en lui-même et en elle. Sacrifice intégral de l'un des contraires à l'autre, par où ce dernier, monstrueusement dénaturé, est arraché justement à sa réalité et à son rôle psychiques de contraire, arraché à l'incarnation, pétrifié en absolu chez lequel plus rien ne subsiste d'une puissance créatrice et dispensatrice, puisqu'il est déifié ici, de façon la plus purement sacrificielle, par la passion d'aveulissement et d'avilissement [1] à laquelle le roi s'abandonne : on assiste, au début de ce récit, à l'érection, dans la sphère de la psyché personnelle qui est celle des contes, de ce que nous avons appelé l'idole du second degré, quand la volonté d'inconscience, d'indifférenciation et d'irresponsabilité scelle par et dans le crime son refus de l'essence humaine [2]. Si le mot de « passion » est employé ici, ce n'est évidemment pas dans le sens où le roi aurait une passion pour sa fille — non encore née. Dans *Peau de mille bêtes*, on pourrait à la rigueur parler d'une passion du roi pour sa fille soudain découverte dans

l'éblouissement de sa beauté naissante. Mais l'ardeur que réveille chez le père des douze frères la pensée de ce féminin issu de lui, et encore à naître, se situe en deçà de toute virilité, aussi restrictive qu'en soit la définition. C'est une ardeur immonde, où toutes les énergies du développement affectif et de l'accomplissement intérieur ont été tournées en gâtisme du sentiment et en impuissance spirituelle, où toute la force de l'être a dégénéré en violence. Une violence absolument veule, qui veut avidement le NON-sens [3].

L'obsession du roi, c'est d'éprouver l'intensité du sentiment d'être à travers la jouissance de la décréation de lui-même, de la destructuration entière de lui-même. Il veut s'abîmer dans la flasque intensité de sa propre dissolution : le flasque et l'intense ne sont nullement exclusifs l'un de l'autre, leur identité caractérise au contraire la pure jouissance de la décréation de soi, du sentiment d'être inversé en sentiment de NON-être, de NON-sens. Par la décision de tuer ses fils et par la préparation maniaque qu'il fait de leurs obsèques, le roi s'identifie entièrement et à jamais à cela qui tenait déjà très profondément sa psyché sous emprise, c'est-à-dire qu'il s'identifie au mal radical, de telle sorte que le culte qu'il se voue à lui-même dans l'image de sa fille ne se distingue pas du culte du mal radical : ce n'est pas, en effet, telle ou telle qualité ou degré de puissance qu'il idolâtre en lui, mais bien un des contraires constitutifs de son être, afin de pouvoir lui sacrifier l'autre. Comme tous les sacrificateurs — mais c'est ici particulièrement lisible, à la fois direct et massif — ce qu'il sacrifie à travers les victimes concrètement vivantes —, et c'est évidemment aussi bien sa fille que ses fils, même si les formes du sacrifice sont différentes — ce sont les contraires en lui, dont l'un est dénaturé en idole et l'autre supplicié. A travers le sacrifice du vivant extérieur — sacrifice psychique de la fille, sacrifice physique des fils — c'est le tissu de son être intérieur que le roi s'acharne à détruire.

Dans aucun conte n'apparaît aussi clairement la nature du sacrifice comme négation de la conscience, négation de la dimension proprement humaine de l'être humain, finalité de destruction intérieure du sacrificateur qui dicte le sacrifice du vivant extérieur. Dans aucun conte n'apparaît aussi clairement l'entreprise de désintégration de l'archétype du Soi, fondement de toute vie en tant que tension entre les contraires, et de toute vie au plan de la création pneumatique par la mise en relation consciente des contraires. Le type d'inceste décrit par ce conte permet la mise à nu du sacrifice, dont aucun intérêt, convoitise, jalousie, sentiments humains trop humains ne viennent obscurcir et comme estomper la perception aiguë.

Il est d'ailleurs frappant de noter à quel point la déclaration du roi à la reine — « Si le treizième enfant, que tu portes, est une fille, les garçons mourront » — est impersonnelle, dépourvue de la moindre trace d'un sentiment quelconque, fût-ce de haine. Tranquille énonciation de l'horreur, qui la rend au sens propre du terme plus affolante encore, puisque l'horreur est présentée comme la simple conséquence, quasi anodine, d'un principe évident, non formulé, s'imposant par lui-même. Si le roi n'ajoutait pas, en remettant à la reine la clé de la salle des cercueils, qu'elle doit garder le secret absolu, on pourrait penser qu'il a perdu le sens de la réalité, qu'il a été happé par son fantasme. Mais il n'en est rien : le roi n'est pas fou. Il a atteint le degré parfait de la perversion, au-delà de toute mauvaise foi. Là où la destruction intérieure est achevée, il n'est plus besoin d'adresse ou de mensonge justificateurs pour étouffer la dernière lueur de conscience : la volonté s'est comme incorporé la mauvaise foi, qui n'est plus perceptible en tant que telle. L'insensibilité à l'autre en tant qu'Autre est installée, et le sacrifice a le caractère, si visible dans le nazisme, et si net dans ce conte, d'un fonctionnement bien organisé, où l'horreur prend l'apparence du normal.

La « passion » qui meut le roi pour sa fille à naître n'est que l'aversion d'une même insensibilité à l'Autre, qui fait de l'enfant à venir une victime sacrificielle sur le plan psychique, comme elle fait des douze fils des victimes sacrificielles sur le plan physique. Ce qui est à l'oeuvre chez le roi est la haine de la personne impliquée par la volonté absolue d'indifférenciation. C'est la haine du mal radical lui-même pour la personne, que ce soit celle du sacrificateur ou celle de ses victimes, et le roi n'est plus que le vecteur de cette haine, véritablement impersonnelle aux deux sens que l'on peut donner à ce terme. C'est la « passion » métaphysique de l'indifférenciation, qui implique la haine métaphysique de la personne : obsession maniaque plutôt que passion. La manie décréatrice peut avoir les apparences de la passion, alors qu'elle ressortit au mal radical, contrairement à la passion, qui ressortit au mal transformable.

Dans le système dont le roi est déjà prisonnier et que, par sa décision, il achève de mettre en place, la reine n'est rien d'autre que, d'une part, le moyen de « produire », à travers la fille-idole, ce même dans le simulacre de l'autre que le roi attend obscurément depuis son mariage, et avant même son mariage et, d'autre part, la garante de la « normalité » dont le roi a besoin pour dérober aux regards son délire criminel. Mais en confiant à la reine son projet criminel, en lui remettant la clé de la salle des cercueils, le roi fait preuve de cette cécité si caractéristique du mal radical : comme la sorcière dans *Hänsel et Gretel*, il a la vue basse. Il ne voit rien, il ne perçoit rien, du moins chez les êtres qui sont en rapport étroit avec lui, qui ne soit leur place et leur fonction dans le système dément où il s'enferme lui-même.

(...)

Notes

[1] Il y a une jouissance d'avilissement et une jouissance d'aveulissement. Ce sont des jouissances différentes, même si elles peuvent parfois coexister. Celui qui jouit de s'avilir perçoit encore le respect qu'il se doit, puisqu'il jouit précisément d'attenter à ce respect. Il y a donc en lui une perception de la structure, nécessaire à sa jouissance. Celui qui jouit de s'aveulir jouit de sentir se dissoudre en lui toute structure, de s'abîmer dans l'indifférenciation, de s'y vider de sa substance. On pourrait dire que l'avilissement ressortit directement au domaine de l'éthique, tandis que l'aveulissement ressortit d'abord à l'ontologique, et par là, de façon indirecte quoique fondamentale, au domaine de l'éthique.

[2] Cf. Introduction, p. 31 et p. 37.

[3] Ibid., p. 35.